

*Sur le chemin du retour*

Il y a onze ans, lors de mon sixième anniversaire, mon père a disparu.

L'année dernière, à la même date, mon frère me fut enlevé à son tour. Mais cette fois, je suis allée en Faerie pour le retrouver et le ramener à la maison.

C'est fou ce qu'un voyage peut vous changer, et tout ce que l'on peut en retirer. J'ai appris ainsi que l'homme que je croyais être mon père ne l'était pas du tout. Que mon père biologique n'était même pas humain. Que j'étais la fille demi-sang d'un roi des fées légendaire, que son sang coulait dans mes veines. J'ai appris que j'avais un pouvoir, un pouvoir que je ne suis pas certaine de contrôler, qui m'effraie encore aujourd'hui. Et que même les fées redoutent, car je peux les détruire.

J'ai appris aussi que l'amour peut transcender la race et le temps ; qu'il peut être beau, parfait, digne qu'on se batte pour lui, mais qu'il peut également se révéler fragile, déchirant, et nécessiter des sacrifices. Que l'on se retrouve parfois seule contre le monde entier, sans qu'aucune décision ne soit facile. Que l'on doit savoir quand tenir bon... et quand lâcher prise. Et que même si cet amour revient vers vous, on peut

découvrir quelque chose de caché chez quelqu'un d'autre qui vous a toujours été proche.

Je pensais que c'était fini. Que le temps passé parmi les fées, le temps des choix impossibles, des sacrifices pour ceux que j'aimais, était derrière moi. Mais une tempête approchait, qui allait mettre plus que jamais ces choix à l'épreuve. Et cette fois, je ne pourrais pas faire marche arrière.

Je m'appelle Meghan Chase.

Dans moins de vingt-quatre heures, j'aurai dix-sept ans.

J'ai comme un sentiment de déjà-vu. Le temps peut passer et même vous dépasser à une vitesse stupéfiante. J'ai du mal à croire qu'une année s'est écoulée depuis le jour où j'ai mis les pieds en Faerie. Depuis ce matin qui a changé ma vie pour toujours.

En fait, je ne vais pas vraiment avoir dix-sept ans, car je suis restée trop longtemps au pays de Nulle Part. On ne vieillit pas, en Faerie, ou si lentement que cela ne vaut pas la peine d'être évoqué. Si un an s'est donc écoulé dans le monde réel, je ne suis probablement âgée que de quelques jours de plus qu'à mon départ.

Pourtant, dans la vie réelle, j'ai tellement changé que je ne me reconnais plus.

Les sabots du poulain-pelé claquaient sur la chaussée, au même rythme régulier que les battements de mon cœur. Nous croisions peu de voitures sur cette route de Louisiane désolée, bordée de tupélos et de cyprès, et les rares véhicules que nous voyions passaient sans ralentir, dans un nuage de feuilles mortes. Leurs

conducteurs ne voyaient pas le petit cheval noir hirsute aux yeux ardents comme des charbons qui marchait au bord de la route, sans rênes ni mors ni selle. Ils ne voyaient pas non plus les deux êtres montés sur son dos, une fille aux cheveux pâles et un beau prince ténébreux assis derrière elle, les bras passés autour de sa taille. Les mortels étaient aveugles au monde de la Faerie, un monde dont je faisais maintenant partie, que cela me plaise ou non.

— De quoi as-tu peur ? me murmura Ash de sa voix profonde.

J'eus un frisson. Même dans la touffeur des marais de Louisiane, le prince de l'Hiver irradiait le froid, et son souffle était merveilleusement frais contre ma peau.

Je le regardai par-dessus mon épaule.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ash, prince de la cour Unseelie, croisa mon regard. Ses yeux d'argent scintillaient dans le crépuscule. Officiellement, il n'était plus prince. La reine Mab l'avait banni du pays de Nulle Part après qu'il eut refusé de renoncer à son amour pour moi, la fille demi-humaine d'Oberon, roi de l'Été. L'Été et l'Hiver étaient ennemis. Nous n'étions pas censés nous rapprocher, quelle que soit la cause ; et, surtout, nous n'étions pas censés tomber amoureux.

C'était pourtant ce qui s'était passé. Si bien qu'Ash se trouvait désormais auprès de moi. Nous étions des exilés ; tous les passages vers la Faerie nous étaient fermés à tout jamais. Mais cela m'était égal ; je n'avais nulle intention d'y retourner un jour.

— Tu es nerveuse.

Ash caressa ma nuque et dégagea les cheveux de mon cou ; cela me fit frissonner.

— Je le sens. Une aura inquiète danse autour de toi, et ça me rend un peu dingue, proche de toi comme je suis. Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'aurais dû m'en douter. Il m'était impossible de cacher mes sentiments aux fées. Leur magie, leur glamour, provenait des émotions et des rêves humains. Ash pouvait donc sentir ce que j'éprouvais sans même le vouloir.

— Désolée, lui dis-je. Je suis tendue.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Je suis partie depuis presque un an. Maman va sauter jusqu'au plafond en me voyant.

Mon ventre se noua comme j'imaginai la scène : les larmes, le soulagement mêlé de colère, les inévitables questions...

— Ma famille n'a eu aucune nouvelle de moi depuis que je suis partie en Faerie.

Je soupirai en contemplant la route là où l'étendue goudronnée se confondait avec l'obscurité de la nuit tombante.

— Que vais-je leur dire ? Par quoi vais-je même pouvoir commencer ?

Le poulain-pelé s'ébroua et rabattit ses oreilles tandis qu'un camion le dépassait bruyamment, passant désagréablement près de nous. Je n'en étais pas sûre, mais le véhicule qui filait sur la route pour disparaître maintenant dans un virage me sembla être le vieux fourgon de Luke. Si c'était bien mon beau-père, on pouvait être sûrs qu'il ne nous avait pas vus, lui qui avait déjà du mal à se rappeler mon prénom alors même que je vivais sous son toit.

— Dis-leur la vérité, dit Ash.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me fournisse une réponse.

— Depuis le début, poursuivit-il. Soit ils l'acceptent, soit pas, mais tu ne peux pas dissimuler qui tu es, surtout à ta famille. Ce serait mieux d'être au clair avec ça, et ça nous permettrait d'affronter plus sereinement la suite des événements.

Sa candeur me surprit. Je découvrais encore le nouveau Ash, cet elfe qui parlait et souriait au lieu de se cacher derrière un mur d'indifférence glaciale. Depuis notre bannissement du pays de Nulle Part, il s'était montré plus ouvert, moins ombrageux et moins anxieux, comme soulagé d'un poids considérable. Il demeurerait certes plus posé et plus grave que la moyenne, mais pour la première fois, j'avais enfin l'impression d'entrevoir le vrai Ash, celui que je devinais depuis le début.

— Et s'ils ne l'acceptent pas ? dis-je, exprimant enfin l'angoisse qui me tourmentait depuis le matin. S'ils paniquent en constatant ce que je suis, et qu'ils ne... veulent plus de moi ?

Je terminai ma phrase d'une toute petite voix, consciente de parler comme une enfant de cinq ans. Mais Ash me serra un peu plus fort contre lui.

— Alors tu seras une orpheline, tout comme moi, répondit-il. Et nous trouverons un moyen de nous débrouiller.

Ses lèvres effleurèrent mon oreille, faisant danser mille papillons dans mon ventre.

— Ensemble.

Mon souffle se troubla, et je me tournai pour l'embrasser et caresser ses cheveux noirs et soyeux. Le poulain-pelé renâcla et fit mine de se cabrer — pas assez pour me jeter à terre mais suffisamment pour

que je décolle de quelques centimètres. Je me retins à sa crinière tandis qu'Ash me saisissait par la taille pour m'empêcher de chuter. Le cœur battant, je luttais contre l'envie de punir le cheval — et de lui fournir ainsi une autre excuse de m'envoyer par terre. Il dressa ses oreilles et tourna la tête pour nous regarder de ses yeux rougeoyants, tout empreints de dégoût.

— Oh, pardon, est-ce que nous te gênon? demandai-je d'un ton sarcastique.

Il renâcla de nouveau.

— Très bien, on se tient tranquilles.

Ash rit sous cape mais n'essaya pas d'intervenir. Je soupirai et scrutai la route qui se dessinait au-delà de la tête de notre monture, cherchant des repères familiers. Mon cœur se serra : dans les herbes et les buissons du bas-côté de la route, je venais de distinguer une camionnette rouillée et déglinguée, si vieille qu'un arbre avait poussé par son toit. Aussi loin que mes souvenirs remontent, cette guimbarde s'était toujours trouvée là, et je la voyais tous les jours depuis le bus qui m'emmenait et me ramenait de l'école. Elle m'indiquait que j'étais presque arrivée à la maison.

Tout cela me paraissait si loin, maintenant ; le temps où je prenais le bus avec mon ami Robbie, et où mes seules préoccupations étaient de passer dans la classe supérieure, de faire mes devoirs et d'obtenir mon permis de conduire. Tant de choses avaient changé. Ce serait étrange pour moi de retourner à l'école et de reprendre mon ancienne vie sociale comme si de rien n'était.

— Je vais sûrement devoir redoubler, soupirai-je.

Bien sûr, étant un elfe immortel, lui n'avait guère à se soucier de l'école, du permis et...

Mes pensées se figèrent comme la réalité semblait me tomber dessus d'un seul coup. Le temps que j'avais passé au pays de Nulle Part n'était plus qu'une sorte de rêve, flou et éthéré; nous étions dorénavant de retour dans le monde réel. Un monde où je devais me soucier du travail scolaire, des examens, de mon orientation. Avant d'aller en Faerie, j'avais des projets : trouver un job étudiant et économiser pour m'acheter une voiture; intégrer un institut technique après le bac, peut-être sur les campus de Baton Rouge ou de La Nouvelle-Orléans. Serais-je encore en mesure de me projeter dans ce genre d'avenir, après tout ce qui était arrivé dans ma vie? Et quelle place un prince sombre et exilé y trouverait-il?

— Qu'y a-t-il? murmura Ash à mon oreille.

Et son souffle me fit de nouveau frémir. Je pris une grande respiration.

— Comment les choses vont-elles se passer, Ash? Où serons-nous dans un an, dans deux ans? Je ne peux pas rester ici éternellement. Tôt ou tard, je vais devoir reprendre une vie normale. L'école, le travail, l'université bientôt...

Je m'interrompis, baissai les yeux puis repris :

— Je dois avancer, mais je n'ai pas envie de faire tout ça sans toi.

— J'y ai pensé.

Je levai les yeux vers lui, surprise, et il m'adressa un petit sourire.

— Tu as toute la vie devant toi, il faut bien que tu aies des projets. Et je me suis dit que si Goodfellow avait pu jouer au mortel pendant seize ans, il n'y avait aucune raison que je ne puisse pas en faire autant.

— Vraiment? dis-je, ébahie.

Il effleura délicatement ma joue, plongeant ses yeux dans les miens avec intensité.

— Il faudra sûrement que tu m'apprennes deux ou trois trucs sur le monde des humains, mais je suis motivé pour apprendre, si ça me permet de rester près de toi.

Il me sourit de nouveau, de ce sourire en coin qui n'appartenait qu'à lui.

— Je suis certain que je peux m'adapter, si je le dois. Si tu veux que je m'inscrive à des cours, comme étudiant, je m'inscrirai. Si tu veux partir dans une grande ville pour réaliser tes rêves, je te suivrai. Et si un jour tu as envie de te marier en robe blanche pour officialiser notre amour aux yeux des humains, je suis partant.

Il se pencha vers moi, assez près pour que je puisse distinguer mon reflet dans ses yeux d'argent.

— Pour le meilleur ou pour le pire, j'ai bien peur que tu sois coincée avec moi, maintenant.

J'étais tellement émue que je ne savais pas quoi dire. J'aurais voulu lui dire merci, mais ce mot n'avait pas le même sens pour les fées. J'aurais aussi voulu l'embrasser et demeurer blottie dans ses bras tout le reste du trajet ; seulement, le poulain-pelé me jetterait probablement dans le fossé si j'essayais.

— Ash...

Je ne pus développer ma réponse : le poulain-pelé venait de s'arrêter brusquement au pied d'une longue allée de gravier qui partait à l'assaut d'une petite butte. Là-haut, une boîte aux lettres familière, de couleur verte, fatiguée par le temps, oscillait sur un piquet. Et, malgré l'obscurité, je n'eus aucun mal à lire ce qui y était inscrit : *Chase. 14202.*

Mon sang ne fit qu'un tour. J'étais chez moi.

Je glissai du dos du poulain-pelé et trébuchai en touchant le sol, les jambes engourdis d'avoir passé tant de temps à dos de cheval. Ash descendit doucement, murmura quelque chose au poulain-pelé qui s'ébroua, releva la tête et bondit dans le noir. En deux secondes, il avait disparu.

Je suivis des yeux l'allée de gravier, le cœur battant la chamade. Ma maison et ma famille m'attendaient en haut de cette pente : le vieux corps de ferme à la peinture écaillée, les baraques à cochons, le fourgon de Luke et la voiture de maman, dans la cour.

Ash me rejoignit. Ses pas n'avaient pas fait crisser le gravier.

— Prête ?

Non. Plutôt que de répondre, je fouillai l'obscurité, là où le poulain-pelé avait disparu.

— Qu'est devenue notre monture ? demandai-je pour me distraire de ce qui m'attendait. Que lui as-tu dit ?

— Je lui ai dit que la faveur avait été rendue, et que nous étions quittes, désormais.

Ceci semblait l'amuser.

— Apparemment, je ne peux plus leur donner d'ordres comme avant, dit-il avec un petit sourire aux lèvres. Je vais devoir demander des faveurs, maintenant.

— C'est embêtant ?

— Beaucoup de gens me sont redevables.

Comme il me voyait hésiter, il m'invita d'un geste à m'engager dans l'allée.

— Allez, va. Ta famille attend.

— Et toi ?

— Il est probablement préférable que tu y ailles seule, pour cette fois.

L'ombre d'un regret passa dans son regard, et il m'adressa un sourire peiné.

— Je ne crois pas que ton frère serait très heureux de me revoir.

— Mais...

— Je ne serai pas loin.

Il ramena une de mes mèches derrière mon oreille.

— Promis.

Je soupirai et me résolus à l'inévitable.

— D'accord, murmurai-je. C'est parti.

Je fis trois pas, sentis le gravier crisser sous mes pieds, puis regardai derrière moi. La route déserte me narguait, et la brise agitait les feuilles là où Ash se tenait quelques instants auparavant. *Ainsi faisaient les elfes.* Je secouai la tête et continuai mon chemin solitaire.

Il ne me fallut pas longtemps pour atteindre le sommet de la butte. Là, dans toute sa gloire rustique, se dressait la maison où j'avais vécu pendant dix ans. Par les fenêtres éclairées, je vis ma famille s'affairer dans la cuisine. La silhouette élancée de maman était penchée au-dessus de l'évier, et Luke, dans une tenue passée, posait une pile d'assiettes sur le plan de travail. En observant bien, je distinguai la tête bouclée d'Ethan, qui dépassait de la table de la cuisine.

Les larmes me montèrent aux yeux. Après un an d'absence, passé à me battre contre des fées, à découvrir qui j'étais, à déjouer la mort plus de fois que je n'avais envie de les compter, j'étais enfin chez moi.

— Merveilleux, n'est-ce pas ? siffla soudain une voix.

Je me retournai, scrutant les alentours.

— Là-haut, princesse.

Je levai les yeux ; l'instant d'après, je vis tomber sur moi un filet et je basculai. Jurant comme un charretier,

je me débattis contre les mailles, essayant vainement de me dégager. Une douleur aiguë me saisit : du sang coulait sur mes mains. Je plissai alors les yeux pour voir de quoi ce filet était fait. Il s'agissait en fait de câbles souples, fins et tranchants, et je m'étais coupée en bataillant.

Un rire sardonique résonna. Qui étaient mes agresseurs ? Je levai de nouveau les yeux : perchées sur les fils électriques qui rejoignaient le toit de la maison, se tenaient trois créatures au corps en forme de bulbe, dont les jambes fuselées brillaient sous les rayons de lune. Soudain, elles sautèrent des câbles comme un seul homme pour atterrir sur le gravier avec de petits bruits métalliques. Mon cœur s'emballa : les voilà qui se redressaient et avançaient vers moi.

J'eus un mouvement de recul, et m'empêtrai davantage dans les mailles du filet. Maintenant que je les voyais clairement, ces créatures me faisaient penser à des araignées géantes, en plus horribles encore, avec leurs jambes filiformes, semblables à de longues aiguilles qui cliquetaient sur le gravier ; leur corps rappelait celui d'une femme maigre, à la peau blême, et aux yeux noirs protubérants. Au bout de leurs bras faits de câbles, je distinguai de longs doigts acérés et griffus.

— La voilà donc, lança l'une d'elles tandis qu'elles m'encerclaient en souriant méchamment. Exactement comme le roi l'avait dit.

— Trop facile, poursuivit une autre en me fixant de ses yeux noirs globuleux. Je suis un peu déçue. Je pensais que ça nous ferait une belle prise, mais ce n'est qu'un minuscule insecte pris dans une toile. De quoi le roi a-t-il donc si peur ?

— Le roi ? répétai-je.

Toutes trois me dévisagèrent, l'air surpris. Peut-être parce que je leur parlais au lieu de m'aplatir de peur.

— Vous voulez dire l'imposteur, c'est ça ? Il en a toujours après moi.

Les harpies-araignées crachèrent, dévoilant des dents pointues.

— Ne blasphème pas ainsi, petite ! grinça l'une en empoignant le filet pour me tirer à elle. Ce n'est pas un *imposteur* ! C'est le vrai roi de Fer, le vrai monarque des fées de Fer !

Je soutins les trois paires d'yeux noirs braqués sur moi et rétorquai :

— Pas autant que je sache. J'ai rencontré le roi de Fer, le véritable roi de Fer, Machina. L'auriez-vous déjà oublié ?

— Bien sûr que non ! s'exclama une autre harpie. Comment oublierions-nous Machina ? Il voulait faire de toi sa reine, la reine de toutes les fées de Fer, et tu l'as tué pour ça.

— Il a enlevé mon frère, et il prévoyait d'anéantir le pays de Nulle Part ! répliquai-je. Mais le roi que vous servez, celui qui a pris le trône depuis, est un imposteur. Ce n'est pas l'héritier légitime. Vous soutenez un mystificateur.

— Mensonges ! persiflèrent les harpies, dont les griffes se refermèrent sur mes bras. Qui t'a dit cela ? Qui ose ainsi salir le roi ?

— Le cheval de Fer, dis-je tandis qu'une d'entre elles me secouait par les cheveux. C'est le cheval de Fer qui me l'a dit, le lieutenant de Machina lui-même.

— Le traître ! Le roi leur réglera leur compte, à lui et aux autres rebelles, une fois qu'il se sera occupé de ton cas !

Elles poussaient des cris aigus, lançaient jurons et menaces, me bousculaient et me crachaient au visage. Resserrant sa poigne, l'une d'elles me souleva du sol. Des larmes plein les yeux, je haletais.

C'est alors qu'un éclair de lumière bleue s'abattit soudain entre nous. La fée de Fer poussa un cri strident. Puis elle se désintégra en milliers de petits éclats qui retombèrent en pluie tout autour de moi. Ils scintillèrent dans l'obscurité tandis que la créature disparaissait de la façon propre à ceux de son espèce. Les deux autres geignirent et reculèrent pendant que quelqu'un me libérait du filet et s'interposait entre nous.

— Ça va ? demanda Ash sans cesser de surveiller les harpies.

— Oui, ça va, répondis-je.

Je me remis péniblement debout et m'examinai : j'avais le cuir chevelu en feu, mes doigts saignaient encore, et de petites piqûres constellaient mes bras, mais je n'étais pas blessée. En revanche, je sentais la colère monter.

Le glamour enflait en moi comme une tornade, un tourbillon d'énergie et d'émotion. Lors de notre première entrevue, la reine Mab, reine de l'Hiver, avait bloqué ma magie de peur que je l'exerce ; depuis, le sortilège avait été levé, et je sentais de nouveau m'envahir les pulsations familières de mon pouvoir. Le glamour était partout : en moi, autour de moi — sauvage, indomptable, gorgé de la magie d'Oberon et de celle des fées de l'Été.

— Tu as tué notre sœur ! hurlèrent les harpies en s'arrachant les cheveux. Nous allons te tailler en pièces !

Crachant comme des chats furieux, elles se ruèrent alors sur nous toutes griffes dehors. Je sentis une onde

de glamour émaner d’Ash — plus froide que celle de la magie de l’Été —, et le prince de l’Hiver arma son bras.

Aussitôt, dans un éclat de lumière bleue, une grêle de glaçons s’abattit sur elles. Aiguisés comme des poignards, ils vinrent se ficher dans l’une d’elle. Elle poussa un cri plaintif et se désintégra, se répandant en mille morceaux scintillants. Ash brandit alors son épée pour affronter la dernière harpie.

Celle-ci hurlait sa rage en levant au ciel ses bras métalliques, et dix longs câbles luisants semblaient pousser de ses doigts en aiguilles. Elle les projeta vivement vers Ash, qui esquiva, laissant l’arbuste derrière lui en morceaux après que les câbles l’eurent frappé. Tandis qu’il manœuvrait autour de la harpie, je m’agenouillai et enfouis mes mains dans la terre, invoquant mon glamour. Je sentis battre le pouls de choses vivantes, enfouies profondément, et j’envoyai une requête à la terre, implorant son aide pour venir à bout du monstre de fer qui foulait sa surface.

La harpie était tellement occupée à essayer de réduire Ash en lambeaux qu’elle fut totalement prise de court lorsque le sol s’ouvrit sous ses pieds. Des herbes de toutes sortes, des plantes grimpantes, des racines s’enroulèrent autour d’elle. Elle hurla de plus belle, se flagella de ses câbles redoutables pour trancher la végétation comme l’aurait fait une débroussailleuse folle. Mais j’insufflai encore plus de glamour dans le sol, et les plantes répondirent en croissant encore plus vite. Paniquée, captive, la harpie bataillait.

Une forme noire obscurcit l’espace au-dessus d’elle : comme tombé du ciel, Ash piqua droit sur elle, l’épée pointée. La lame s’enfonça dans le buste de la fée, la

clouant au sol ; dans la seconde qui suivit, elle s'éparpilla en un gros tas d'aiguilles.

Quel soulagement... Je me levai. Seulement, le sol me parut instable. Les arbres commencèrent à tourner, et je ne sentis plus mes membres.

Je m'éveillai allongée sur le dos, le souffle court et faible comme si je venais de courir un marathon. Ash était penché au-dessus de moi, ses yeux d'argent brillaient d'inquiétude.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le vertige s'estompait. Je pris quelques respirations profondes, et me redressai pour m'asseoir face à lui.

— Je... je ne sais pas. J'ai utilisé mon glamour, et puis... je me suis évanouie.

D'ailleurs, le sol tournait encore. Je m'appuyai contre Ash qui me prit délicatement dans ses bras, comme s'il craignait de me casser.

— C'est normal ? lui demandai-je dans un murmure, blottie contre lui.

— Pas à ma connaissance.

Il prenait sur lui mais avait l'air troublé.

— Peut-être ton malaise est-il dû au fait que tes pouvoirs ont été bloqués pendant longtemps.

Encore une chose dont je pourrais remercier Mab... Ash se leva, m'entraînant doucement avec lui. Les bras me piquaient, et j'avais les doigts poisseux de sang. Ash déchira sa chemise pour faire des bandes, qu'il enroula doucement et efficacement autour de mes mains.

— Elles m'attendaient, dis-je en regardant les milliers d'aiguilles qui jonchaient maintenant le sol et me narguaient.

Les fées étaient revenues, prêtes à perturber ma famille. Maman et Luke auraient probablement eu une

attaque en les voyant. Quant à Ethan... je souhaitai ardemment qu'il ne s'aventure pas ici avant que tout n'ait disparu.

— Elles savent où je vis. L'impoteur savait que j'allais rentrer chez moi, et il les a envoyées...

Mon regard dériva vers la maison, où ma famille allait et venait derrière les fenêtres, inconsciente du chaos qui régnait au-dehors.

J'avais froid. Je me sentais mal. Le regard d'Ash pesait sur moi.

— Je ne vais pas pouvoir rentrer, déclarai-je alors. Pas maintenant. Je ne peux pas laisser toute cette folie envahir mon foyer, ma famille.

Je fermai les yeux.

— L'impoteur ne s'arrêtera pas là. Il va envoyer d'autres sbires à mes trousseaux, et ma famille en subira les conséquences. Il faut que... je parte. Tout de suite.

— Pour aller où ? Nous ne pouvons pas retourner en Faerie, et les fées de Fer sont partout dans le monde mortel.

— Je ne sais pas. D'ailleurs, quelle importance ? Où que j'aille, ils seront sur mes traces.

Désespérée, j'enfouis mon visage entre mes mains. Tout ce que je savais, c'est que je ne pouvais pas rejoindre ma famille, pas rentrer chez moi ni reprendre une vie normale. Pas avant que l'impoteur cesse de me rechercher, qu'il s'effondre ou qu'il meure.

A moins que je ne m'effondre et ne meure avant lui ?

Ash prit mes mains dans les siennes. Je frémis et plongeai mon regard dans ses yeux d'argent.

— Je continuerai à me battre pour toi, dit-il solennellement. Fais ce que tu dois. Je serai là, quoi que

tu décides. Que cela dure un an ou un siècle, je te protégerai.

Je sentis mon cœur battre plus fort. Ash relâcha mes poignets et me frictionna les bras avant de m'attirer contre lui. Je m'abandonnai, nichée au creux de son épaule. Il était mon bouclier contre la déception et le chagrin, contre l'errance interminable qui s'annonçait. Le choix me semblait maintenant clair : si je voulais que cessent cette course et ces luttes sans fin, il me faudrait de nouveau affronter le roi de Fer.

J'ouvris les yeux et regardai l'endroit où les fées de Fer étaient tombées, et où scintillaient leurs restes. Que de tels monstres puissent se glisser dans ma chambre, poser leurs yeux assassins sur Ethan ou sur ma mère avait de quoi me rendre folle. Alors, d'accord, puisque ce roi illégitime voulait la guerre, j'allais armer mes poings et lui donner satisfaction.

Mais je n'étais pas prête. Pas encore. Je devais consolider mes forces. Apprendre à contrôler ma magie, le glamour d'Été et le glamour de Fer, s'il était en mon pouvoir de maîtriser les deux. Pour atteindre mon but, j'avais besoin de temps et d'un lieu — un lieu auquel les fées de Fer n'auraient pas accès. Or, je ne connaissais qu'un seul endroit sûr, où les serviteurs de l'imposteur ne sauraient jamais me trouver.

Ash dut sentir quelque chose muer en moi.

— Où allons-nous ? murmura-t-il.

J'inspirai profondément et m'écartai pour le regarder.

— Chez Leanansidhe.

La surprise se lut sur son visage.

— La reine des Exilés ? Tu es certaine qu'elle nous aidera ?

Non, je n'en étais pas certaine. La reine des Exilés,

comme on la surnommait parfois, était aussi capricieuse qu'imprévisible, et pour tout dire, assez terrifiante. Mais, oui, elle m'avait aidée par le passé, et son domicile au pays du Milieu — le voile séparant le monde mortel de la Faerie — était le seul refuge possible.

De plus, j'avais un compte à régler avec Leanansidhe, et quelques questions cruciales à lui poser.

Ash me regardait, inquiet. Il me fallait être honnête avec lui.

— Je ne sais pas ce qu'elle décidera, lui dis-je, mais elle nourrit une haine féroce pour les fées de Fer. Et puis, nous sommes des exilés, à présent ; elle est notre souveraine, en quelque sorte.

— A toi de voir.

Ash croisa les bras et s'appuya contre un arbre.

— Je n'ai jamais eu le plaisir de la rencontrer. Mais j'en ai entendu parler... Et ça fait un peu froid dans le dos.

Il devint soucieux, et soupira.

— C'est très dangereux, n'est-ce pas ?

— Probablement.

Un petit sourire contrit se dessina sur ses lèvres.

— On commence par où ?

Une froide détermination m'habitait, maintenant. Je me tournai vers ma maison, vers ma famille, si près de moi, et tentai de ravalier mon chagrin. *Bientôt, leur promis-je, bientôt, je pourrai vous retrouver.*

— On commence par La Nouvelle-Orléans, répondis-je. Le Musée historique du vaudou. J'ai quelque chose à récupérer, là-bas.